

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

**BUREAU**  
A LA  
**CONSERVATION DES AFFICHES**  
Rue de la Préfecture, 3  
**LYON**  
Ecrire franco.

**JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS**

**Paraissant tous les Dimanches.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT**  
**POUR LYON**

Six mois . . . . . 6 f. » c.  
Trois mois . . . . . 3 50  
1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

## THÉÂTRES DE LYON.

LYON, le 11 Mai 1861.

I

Les quelques jours qui viennent de s'écouler ont eu, grâce à la fermeture des Célestins, un faux air de semaine sainte dont se désolaient les nombreux habitués de ce théâtre. Cette relâche insolite n'a pour nous rien d'étonnant, en présence des nombreux changements apportés dans le personnel, et bien que les chemins de fer soient rapides, il faut cependant donner à un artiste parti le 5 mai de Bruxelles ou de Bordeaux le temps d'arriver à Lyon. — D'ailleurs, avant de mettre à exécution ses vues et ses idées, un directeur nouveau ne doit-il pas étudier son public, se mettre au fait de ses goûts et de ses besoins, et, comme un général, combiner son plan et préparer le terrain.

Ce n'est pas, en effet, une mince affaire que de prendre les rênes de ce petit royaume qu'on appelle le monde de la scène, n'en déplaise à ceux qui s'occupent de théâtre, mais qui la plupart ignorent ce qu'il faut d'efforts persistants, d'habileté, de pratique intelligente des hommes

et des choses pour y réussir. Les qualités qui font les administrateurs ordinaires et les bons commerçants ne suffisent plus; il faut encore des connaissances et des aptitudes spéciales que la nature, aidée de l'expérience, peut seule fournir. — En pareille matière, donner ou laisser quelque chose au hasard, à l'imprévu serait plus que de la témérité.

Croyez bien, du reste, que cette fermeture momentanée n'aura pas été inutile pour l'avenir de nos plaisirs. Dans l'intervalle, l'administration nouvelle s'est organisée, des détails défectueux ont été modifiés, et d'heureux changements apportés. — A ce sujet, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit : la campagne qui s'ouvre verra et commencer l'œuvre de la régénération des Célestins. La seconde ville de l'Empire comme importance politique ou commerciale n'aura aussi que Paris pour rivale au point de vue de l'art dramatique. Il est des hommes qui ne veulent être jugés que d'après leurs actes; notre directeur est de ce nombre.

La réouverture des Célestins a eu lieu par une représentation au bénéfice de Cécicourt, et la salle a eu peine à contenir les nombreux specta-

teurs qui venaient, par leur présence, lui témoigner la part qu'ils prenaient à son infortune et le bon souvenir qu'ils avaient conservé de son talent. Trois salves d'applaudissements, accompagnées d'un beau bouquet, ont salué l'entrée en scène de ce vétéran de l'art dramatique. Le plus ancien, le meilleur des amis de Cécicourt, M. Barqui, lui prêtait en cette circonstance le concours de son talent. Nous avons revu M. Barqui dans *Pauvre Jacques*, ce rôle qui fut jadis et qui serait encore aujourd'hui, s'il le voulait, son triomphe, comme le public le lui a prouvé par ses bravos sympathiques.

En attendant les débuts qui ne doivent commencer que ce soir, nous avons eu la rentrée de MM. Lamy, Henry, Frank, Lureau, et de M<sup>me</sup> Lamy, Demonchy, Michon et Préher, que le public a cordialement accueillis. Nous avons pu aussi nouer connaissance avec quelques-uns de nos futurs pensionnaires, tels que M. Gauthier, qui dans *les Amours de Cléopâtre* a joué avec une intelligence et un sentiment comique très-prononcé, le rôle de Cadeville. — C'est d'un bon ougure.

II

DIX-HUIT MILLE FRANCS de recette, ou peu s'en

## FEUILLETON.

### DEUX RIVAUX.

II.

COMPLICATIONS ET PÉRIPÉTIE.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

Le Corse n'avait pas été sérieux dans l'exhibition de l'Africaine. Il accompagna ses dernières paroles d'un sourire plein d'ironie et d'amertume. Je compris qu'il y avait eu bien des réticences et des lacunes dans son récit, qu'il était loin d'être heureux, et que ses regrets devaient un jour le conduire fatalement aux remords. C'est là le sort véritable de quiconque n'a pas entièrement perdu le sens moral. La conscience est un peu comme la vapeur : elle éclate parfois avec d'autant plus de force qu'elle a été plus longtemps comprimée par la passion ou par l'intérêt.

Presque aussitôt, le capitaine, que j'attendais, ayant paru à l'extrémité de la place, je pris congé

de Battista, qui insista tellement pour que je revinsse le voir lorsque je retournerais à terre, que je ne pus me dispenser de le lui promettre. Il voulait, disait-il, causer très-sérieusement avec moi, et m'entretenir de certains projets qu'il avait formés!

Faisant la part des mœurs de son pays, de l'éducation qu'il avait reçue, des idées et des préjugés qu'il avait pour ainsi dire sucés avec le lait, je commençais à trouver que cet homme était réellement à plaindre, et, quoiqu'il ne cessât pas d'être criminel à mes yeux, quoique sa main, qu'il avait la pudeur de ne pas m'offrir, me parut toujours souillée de sang, j'étais persuadé que l'on pouvait, sans honte, s'intéresser à lui.

Quatre jours s'écoulèrent avant que je pusse retourner à la Goulette. Je me dirigeai sans retard vers la boutique de Battista. Elle était fermée. A l'aide de ce plaisant salmis philologique, composé de mots espagnols, provençaux, français, italiens, etc., qu'on appelle la langue franque, dialecte très-connu dans le Levant et les Etats Bar-

baresques, et dont savent faire usage, avec plus ou moins de succès, la plupart des riverains de la Méditerranée; à l'aide, dis-je, de ce dialecte de toutes pièces, comparable au vêtement d'Arlequin, j'interrogeai un voisin.

Celui-ci éleva lentement et gravement la main à la hauteur de son cou, puis, la plaçant horizontalement, le bout des doigts en arrière, il fit un geste rapide qui n'avait pas besoin de traduction. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas comprendre.

— Quoi! on lui a coupé le cou? m'écriai-je avec épouvante.

Le Tunisien fit un mouvement de tête affirmatif, en marmottant ces paroles sacrées: « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète, » après quoi il ajouta cependant :

— Ça ne pouvait manquer de lui arriver. Je l'en avais prévenu.

— Comment cela!

— Sa boutique était la treizième en partant du canal.

faut, en quatre jours! Voilà ce qu'ont produit les premières représentations du *Pied de Mouton*. Ce pied serait-il réellement un talisman? Commanderait-il au succès? Non, ce n'est pas là qu'est le sortilège; les véritables enchanteurs, ce sont MM. Laurent, Poirier, Josse, et M<sup>mes</sup> Montaland, Marie, Philippe et Grandet; ce sont eux avec leur jeu incomparable, ce sont elles avec leur talent si vrai, leur beauté radieuse et leur voix charmante qui attirent et retiennent, enlacent et fascinent le spectateur. Elles sont toutes jeunes, et leurs regards nous inondent d'effluves passionnées; toutes sont belles, depuis ce Gusman, qui ne connaît pas d'obstacles, jusqu'à la dernière figurante. O Mahomet! ton paradis n'était pas un rêve; il est descendu sur terre, le voilà qui vit et s'agite aux feux de la rampe! Et vous, Léonora, Primevère, lutin des voyages, reine des fées, n'êtes-vous pas ces houris promises par le prophète à ses élus?

Jamais le nom de féerie ne convint mieux à une pièce, et surtout jamais on ne vit de ballets plus gracieux que les quatre intermèdes qui viennent couper l'action. — Qui donc serait assez peu digne du nom d'homme pour ne pas désirer cueillir ces fleurs animées ou se désaltérer à cette fontaine vivante? Qui ne voudrait courir sur la glace avec d'aussi jolies patineuses ou faire un simulacre de combat avec des guerrières semblables aux *Rifle-Women*?

Rendre compte du *Pied de Mouton* sans rien omettre me semble une entreprise à peu près impossible; mais MM. les artistes de la Porte-Saint-Martin verront bien des jours s'écouler

— Mon brave homme, permettez-moi de vous dire que vous ne me paraissez pas de la force d'Hercule, quoiqu'il ait borné à douze le nombre de ses travaux. Avec une pareille raison, il ne devrait pas y avoir plus de douze navires dans un port, ni plus de douze maisons dans une ville, ni plus de douze habitants dans une maison, ni plus de douze poils à votre barbe. Vous voulez plaisanter!

— Dieu est grand!...

— Je ne le conteste pas.

— Et ce qui est écrit est écrit.

— Vous avez le droit de le croire. On n'a jamais brûlé ni décapité les gens pour cela.

— Sa boutique était la treizième, répéta le superstitieux marchand.

— Je vous accorde ce point; mais, enfin, ce n'est pas pour cela qu'on a tranché la tête à votre voisin, si le fait est vrai, repris-je.

J'appris alors que Battista s'était disputé avec le percepteur des contributions de l'endroit, et l'avait même rossé outrageusement, prétendant qu'on venait lui réclamer deux fois la même

avant leur départ, et je pourrai une autre fois parler plus convenablement des acteurs chargés d'animer de leur gaieté et de leurs lazzis les vingt-un tableaux de cette fantaisie dont MM. Cogniard et Crémieux n'ont guère pris que le titre et l'idée à Martainville.

Jusqu'ici je n'ai pas dit un mot des décors et pour cause; à moins de tout citer, il faudrait faire un choix; or, il y a vingt-une décorations nouvelles exécutées par les premiers peintres de Paris; l'or et l'argent y sont semés à profusion, les perles et les diamants scintillent, la lumière électrique anime tout de ses ardents rayons: l'impression du tableau que vous venez de voir est effacée par le tableau suivant. Je ne puis donner qu'un conseil, c'est d'assister à ce spectacle du commencement à la fin; pourtant, s'il fallait absolument se décider, il me semble que *la Fontaine vivante, les Hommes de feu, l'Hiver en plein Eté, le Pays du Bleu, le Palais des pierres et l'Apothéose* dépassent tout ce que jusqu'ici l'art du machiniste avait produit de plus parfait.

CH. MAURIS.

A M. le Directeur de l'Entr'Acte Lyonnais.

Lyon, le 10 mai 1861.

MONSIEUR,

Daignerez-vous m'accorder une petite place dans votre estimable journal pour exprimer toute ma reconnaissance:

Au public qui m'a donné hier tant de marques de la plus vive sympathie;

Au directeur qui, sans me connaître, a bien voulu faire une bonne action en m'accordant un bénéfice;

somme. Or, comme la justice ne plaisante guère dans ce pays et qu'elle est surtout très-expéditive, Battista avait été arrêté, jugé, condamné et exécuté en quelques heures.

Chacun peut se faire une idée des singulières réflexions que me suggéra un pareil dénouement si en dehors des prévisions humaines.

Sans tenir précisément à la vie, le Corse, quand je l'avais quitté, parlait de projets à exécuter! Ce grand coupable, que la justice de son pays n'avait pu atteindre, celle de Tunis venait de le frapper en aveugle, et la société était enfin vengée. Le élément Dieu des chrétiens lui avait peut-être pardonné ses crimes; le Dieu des Mahométans, plus sévère, avait été inflexible. C'était bizarre, si l'on veut; mais n'iez donc la Providence après cela.

— Pauvre diable! murmurais-je.

Mais j'ajoutai aussitôt:

— Après tout, le scélérat le méritait bien.

Ce fut son oraison funèbre.

— Vous étiez peut-être son parent? me demanda à son tour le Tunisien.

Aux artistes qui se sont empressés d'y coopérer;

A vous, Monsieur, pour la publicité que vous avez donnée;

Et enfin à mon bon ami Barqui, dont j'ai obtenu le concours et qui, dans cette circonstance, a été un puissant intermédiaire.

Cette soirée laissera dans mon cœur un bien doux souvenir.

Recevez, etc.

CÉLIGOURT.

#### TABLEAU

#### DE LA TROUPE DU THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Pour l'année 1861-1862

SOUS LA DIRECTION DE M. A. CARPIER.

Messieurs

A. CAMPOCASSO, administrateur.

VIENNE, directeur de la scène.

JOANNY GANDON, } chefs d'orchestre.

CHERBLANC, }

AUGUSTE et PIERRARD, régisseurs.

CARON, bibliothécaire.

#### NOMS ET EMPLOIS DES ARTISTES.

Messieurs

SALINÉ, premier rôle en tous genres.

Ch. LEMAITRE, jeune premier rôle.

A. D'HERBLAY, jeune premier rôle, premier rôle de comédie.

LATY, jeune premier rôle, jeune troisième rôle.

DORSAY, premier rôle marqué, père noble.

FRANCK, jeune premier, premier amoureux.

RAYNALD, deuxième amoureux, des premiers.

HENRI, rôles de genre.

DUTASTA, financier, comique marqué.

DUPRÉ, troisième rôle des pères nobles.

LAVIGNE, rôle de convenance, des troisièmes rôles.

\*\*\*, premier comique en tous genres (1).

LEBRUN, grand 1<sup>er</sup> comique marqué (Bouffé, etc.)

LAMY, premier comique de vaudeville, des Sainville et rôles annexés.

TONY SEIGLET, jeune premier comique, fort second.

(1) Vu l'engagement de M. Romanville au théâtre impérial de l'Odéon, l'administration prévient le public qu'elle s'occupe activement de son remplacement et fera connaître son choix dans peu de jours.

— Non, et je m'en félicite.

— Du moins, son ami?

— Pas davantage.

— Enfin, vous le connaissiez?

— Incontestablement, puisque je venais lui faire une visite.

— Eh bien! cela suffit. Si vous voulez vous faire musulman, le *cheik* et le *cadi* vous donneront tout ce qu'il possédait.

— Ses couffins de dattes, m'écriai-je tout ébahi d'une pareille proposition.

— Oui, et sa femme aussi.

— Et sa femme aussi! répétais-je avec terreur... Sachez que je n'ai aimé aucune Bianca, et que je n'ai rien à expier!...

Ce fut au tour de l'apôtre du Koran d'être ébahi. Il dut penser que j'étais fou. Quant à moi, profitant de sa stupéfaction, je m'enfuis à toutes jambes, et je cours encore, emportant la double conviction que les Mahométans ignorent l'art de faire des prosélytes, et que le crime reçoit tôt ou tard son châtement.

CASIMIR HENRICKY.

BELLIARD, deuxième comique, amoureux comique.  
LUREAU, troisième comique.  
PIERRARD et AUGUSTE, grandes utilités.

Six choristes hommes.

Mesdames

BLONVAL, premier rôle en tous genres, grande coquette.

Irma AUMONT, premier rôle de drame.

A. DERIEUX, jeune premier rôle.

ROMAINVILLE, jeune premier rôle, jeune coquette.

A. D'HERBLAY, jeune première, forte jeune première.

Anna VERNET, première ingénuité, première amoureuse.

DESTERBECQ, ingénuité, amoureuse.

DEMONCHY, deuxième amoureuse.

Marie PRÉHER, troisième amoureuse.

LAMY, première soubrette (Déjazet).

VIVANTI, deuxième soubrette.

LEBRUN, rôles de genre.

Marie VILTON, coquette.

SALINÉ, première duègne, mère noble.

MICHON, duègne, caractère.

Trois utilités et six choristes.

## PALAIS DE L'ALCAZAR.

### Cirque Nancy.

L'affiche annonce la clôture comme très-prochaine. Ces artistes nous quittent malgré les applaudissements qui leur sont décernés chaque soir. Pour les punir de leur ingratitude, nous devrions leur souhaiter une mauvaise réussite, mais nos vœux seraient stériles, et partout où ils se fixeront, MM. Gauthier, Loyal, Léonard, Itscher, Jules, Léopold Werecke, Cavallini, Grinda, Siégrist, Clément, et M<sup>mes</sup> Gauthier, Itscher, Juliette, Emma, etc., etc., sont certains que leur talent sera applaudi et admiré.

La direction doit donner un éclat exceptionnel à ses dernières représentations; nous ne pouvons donc qu'engager nos lecteurs à profiter des quelques jours qui leur restent encore, pour rendre quelques visites de plus à M. Nancy, et aux artistes qui ont si vivement contribué à nos plaisirs pendant leur trop court séjour à Lyon.

F. BOILY.

## CAUSERIE PARISIENNE.

### LES THÉÂTRES AU JOUR LE JOUR.

BRUITS DE COULISSE.

Mardi 30 avril. — Le concert donné aujourd'hui par M<sup>lle</sup> Marie Deschamps nous a prouvé que quelquefois encore de véritables chanteuses se révélaient dans ces sortes de réunions. Une fois n'est pas coutume; louons la bénéficiaire de l'heureux instant qu'elle nous a fait passer.

*La Fille des Chiffonniers* tient l'affiche depuis tantôt un mois à la Gaité; longtemps encore nous verrons cette œuvre applaudie des habitants

du boulevard du Temple. *La Fille des Chiffonniers* n'abuse pas, ainsi que pourrait le faire croire son titre, des hottes et du crochet, de l'argot et des scènes populaires. Ce n'est pas non plus un drame à grand spectacle et à grand effet; mais c'est une pièce intéressante, louvoyant sagement entre ces deux extrémités trop souvent employées par nos charpentiers littéraires. Un bon type, un vrai type que nous y avons remarqué, c'est celui de la mère Moscou, créé par Alexandre, le spirituel comique. Il restera longtemps dans l'imagination de notre population parisienne.

*Atar-Gull*, ce vieil épouvantail de nos jeunes gens, végète à l'Ambigu-Comique; mais *Atar-Gull* n'a été exhumé de ses poudreux cartons que pour attendre la résurrection d'*Angèle*, ce grand succès de notre fécond romancier, éclose au milieu de la lutte des classiques et des romantiques. Les drames gagneraient-ils à vieillir? Les exemples qui nous entourent le prouveraient assez.

Mercredi 1<sup>er</sup> mai. — L'Hippodrome ouvre ses portes à ses écuyères, à ses amazones; le canon tonne dans ses murailles de bois, et la fusillade éclate aux oreilles des spectateurs assourdis. Ce sont les éternelles guerres d'Afrique que l'on donne toujours sous un aspect nouveau, dit l'affiche, — que l'on me sert toujours avec le même ennui, dit le public. Un combat de taureau est peint sur tous les murs; mais de taureaux et de combattants, point, et le public ennuyé jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendra plus.

L'exposition de peinture se montre enfin dans son éclat: beaucoup de tableaux, beaucoup de batailles. Mais n'empêchons pas sur l'avenir; l'un de mes amis, M. J. Retoul, vous dira la semaine prochaine ce que valent et ce que ne valent pas cet immense assemblage de toiles signées de tant de noms inconnus et célèbres.

*Salvator Rosa* est une œuvre de M. Duprato qui a vu avant-hier le jour à l'Opéra-Comique. Hier, la seconde représentation a été retardée par indisposition de M<sup>lle</sup> Lemercier. A la semaine prochaine le compte-rendu, car *Salvator Rosa* est une de ces pièces que nous devons voir plusieurs fois avant d'en parler.

Jedi 2. — Nous étions invités hier à une soirée de famille, une soirée donnée dans le palais du Louvre par MM. les officiers de la garde de Paris. Rien n'est plus cordial, nous le savions depuis longtemps, que l'accueil des officiers de l'armée française envers leurs invités. Messieurs de la garde de Paris nous l'ont prouvé encore hier

d'une manière toute charmante. Un théâtre avait été dressé dans le grand salon de lecture, et sur ce théâtre ont monté des artistes aimés et bien connus qui avaient voulu prêter leur concours à cette soirée. On fumait en écoutant les romances, on fumait en écoutant les opérettes, on fumait en se tordant de rire; l'ouverture du *Roi d'Yvetot* succédait aux morceaux les plus aimés de *Richard Cœur-de-Lion*, et tout cela exécuté par une bonne musique, la musique du régiment.

Soudain une gracieuse personne s'avance tremblante et émue vers la rampe. En la voyant si ingénue, si belle, tous les cigares se sont éteints, toutes les bouches sont restées muettes d'attente. M<sup>lle</sup> Eugénie Robert nous a chanté avec une voix très-sympathique, une voix fraîche et juste, quelques morceaux, notamment le grand air d'Isabelle du *Pré aux Clercs*, quelques rondes du répertoire de la fée Déjazet. Les bravos ont éclaté à plusieurs reprises dans la salle, et il lui a fallu revenir nous dire trois fois le dernier couplet de *la Ronde du Mardi-Gras*. Espérons que cette soirée n'est que le prélude de beaucoup d'autres. Les bonnes choses ne sauraient se renouveler trop souvent.

Vendredi 3 mai. — Dernière représentation des *Traboucaires* au Théâtre-Beaumarchais. L'œuvre sera remplacée par une pièce connue sous le nom de *Pièces à femmes*. Pouah! où la gangrène va-t-elle se nicher?

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

## QUINZAINE LITTÉRAIRE.

ANGE DE KÉRANIOU, *Les Valets de grande maison*, Paris 1861. — ERNEST RASETTI, *Mademoiselle Francinette*, Paris, Amyot, 1861. — MARCHAIS, *Lagonas*, Paris, Maillet 1861.

Nous oublions les livres depuis quelque temps; la moitié de la nation française passe ses jours et ses nuits à produire, à faire imprimer une quantité innombrable de brochures de toutes les couleurs, que l'autre moitié de la nation commente, discute et oublie dès le lendemain.

Je n'aime pas les brochures, et je trouve que, par le temps où nous sommes, les brochures, loin d'éclairer les graves questions politiques qui préoccupent nos gouvernants, ne sont à mon avis que matière à discussion, à confusion, quand elles ne sont pas un appeau de mercantilisme. Je ne veux citer qu'un exemple de ce dernier cas. Il y a quinze jours, une brochure était presque clandestinement imprimée en France, puis saisie par le procureur impérial; il y a huit jours, un éditeur ingénieux mettait en vente: *La Bro-*

chure du duc d'Aumale. Combien d'indifférents, de promeneurs, de flâneurs n'ont pas acheté cet écrit, croyant acheter les quelques pages saisies par nos tribunaux?

Cependant quelques livres se cachent bien modestement sous tout ce fatras de papier noir, osant à peine attirer l'attention du lecteur trop préoccupé de Rome, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi; mais moi qui ne suis ni un partisan de tel ou tel système, ni un fougueux politiqueur, ni un craintif trembleur, mais simplement un pauvre hère avide de tranquillité, de repos et de bons livres, je veux vous parler de ceux que j'ai trouvés égarés sur ma table.

*Les Valets de grande maison*, la dernière production de M. Ange de Kéranou, le charmant auteur de *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, de *Noblesse oblige*, est une œuvre sérieusement littéraire, une œuvre qui touche à une plaie de notre société dorée, plaie, heureusement, qui se présente de bien loin en bien loin. N'allez pas croire, chère lectrice, que c'est un de ces romans chevaleresques, aventureux, que vous lisez le soir enfoncée dans votre causeuse, au coin du feu l'hiver, ou sous les magnolias et les orangers en fleurs l'été! Oh! certes non. Le héros du livre, ou plutôt le triste personnage qui remplit le principal rôle dans cette histoire est un simple valet, mais un valet de baronne riche qui, inspirant à sa maîtresse un amour tout sensuel, devient son amant. Un autre valet, profitant du sommeil de la fille de ses maîtres, sommeil alourdi par un diner trop copieux, la rend mère et vient réclamer de l'argent pour prix de son silence. Tous les valets ne se conduisent pas ainsi, et j'en connais encore plus d'un qui servent fidèlement leur maître; M. de Kéranou moins heureux a rencontrés en Provence le deux coquins dont il nous parle. Les valets de grande maison ne nous inspireraient aucune sympathie s'ils n'étaient si bien écrits, si les portraits n'étaient si sainement pensés. Les séances de cours d'assises, que nous y trouvons racontées, nous ont semblé prises sur le fait; en même temps qu'un écrivain de talent, M. Ange de Kéranou est encore un profond observateur.

M<sup>lle</sup> Francinette et ses interlopes amours avec le peintre Edouard Herbaut nous montrent comment la poésie et la vertu peuvent à vingt ans s'éteindre avec un premier amour, comment le génie, le cœur et le talent peuvent s'annihiler dans les bras d'une courtisane, comment l'artiste peut descendre un à un tous les échelons de la dignité humaine pour finir ensuite par le

hideux suicide, comment les généreuses natures se perdent et se fourvoient.

Dans son livre, M. Rasetti nous a montré le mal sous toutes ses phases et sous toutes ses faces, laissant à d'autres le soin d'indiquer le remède. C'est une histoire redite cent fois, mais qui nous intéressera toujours parce qu'elle nous parle de lutte, parce qu'elle est toute imprégnée de gaieté, de jeunesse. Le livre se laisse lire sans fatigue, nous inspirant à la fin quelques malédictions contre les compagnes folles de notre insouciant début dans la vie, compagnes que nous serons très-heureux de retrouver sur notre route demain. M. Ernest Rasetti nous promet beaucoup; espérons qu'il tiendra autant.

Le livre de M. Marchais, *Lagumas*, est une traduction d'un roman espagnol de Fernand Caballero. Lagumas est une jeune créole, une de ces natures mystiques, impressionnables, douées de cette sensibilité donnée par Dieu à quelques créatures privilégiées, et qui les rendent le plus souvent malheureuses dans notre société si matérialiste souvent, égoïste presque toujours. L'égoïsme n'est-il pas une chose essentielle, inhérente à la nature humaine. C'est un bon livre, car chaque page, chaque phrase respire une saine morale qui console et qui raffermi; je ne veux pas dire pour cela que ce soit un livre très-intéressant.

J. RETOUL.

Au point de vue littéraire seulement, car on sait que la politique est pour nous le fruit défendu, nous croyons devoir une fugitive mention à une brochure sur la *question romaine*, qui a paru ces jours derniers chez nos libraires. Ce travail, qui affecte la forme d'une lettre à M. le Vicomte de la Guerronnière, signé un *catholique Lyonnais*, est dû, nous a-t-on dit, à une plume exercée et anciennement connue dans notre ville. Nous ne savons, mais cette grande question de Rome, si souvent traitée, à Paris, devait trouver aussi un interprète à Lyon, *la Rome des Gaules*, pour parler comme l'histoire. — C'est un pas de plus vers la décentralisation littéraire.

## UN ROMAN DE DEUX HEURES.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Je dois vous confesser d'abord, dit le conteur, une circonstance qui ne m'est pas uniquement personnelle; c'est que ces vingt-quatre heures passées à Paris avaient été distraites incognito par monseigneur d'un voyage plus sérieux et déjà trop rapide; que nous étions en hiver,

c'est-à-dire au mois de février 1842; et que, sur ces vingt-quatre heures dérobées à la hâte, nous avions projeté d'en consacrer six à connaître enfin ce qu'on appelle un *bal masqué* de l'Opéra.

Je ne parlerai pas en moraliste. Je ne l'ai jamais été. Eh bien! franchement, ajouta le comte en se tournant vers moi comme vers l'auditeur naturel de sa louange, l'idée d'une pareille fête, telle qu'elle m'apparut au premier aspect, avec sa population si diverse, ses mille lueurs et son atmosphère enivrante est certes ce que, dans mon imagination germanique, j'eusse le moins bien imaginé.

— C'était donc vraiment beau? interrompit la princesse avec un regard de convoitise curieuse.

— Si beau pour moi, que je renonce à le décrire! reprit le conteur avec un sourire assez équivoque cette fois pour en laisser soupçonner l'intention.

Nous étions entrés à minuit dans notre loge. Une heure après, ayant voulu coudoyer à notre tour cette foule sans nom et sans visage, nous étions descendus courageusement dans la salle, lorsqu'une de ces avalanches humaines, appelées fort pratiquement *galop*, nous assaillit tout-à-coup en nous refoulant devant elle. Le torrent passé, et ma conservation personnelle assurée, je reconnus que monseigneur avait totalement disparu. Je dus croire que la ronde infernale l'avait emporté dans sa course; et après plus d'une demi-heure passée en vaines recherches, force me fut de renoncer à l'espoir de nous retrouver.

Doublement fâché d'un contretemps qui rompait ainsi le plaisir promis de notre soirée, j'hésitais à l'écart sur ce que j'avais de mieux à faire, lorsqu'à la sortie d'un couloir je me trouvais devant deux femmes masquées, arrêtées au haut de l'escalier, et qui, dans leur attitude irrésolue ou pensive, semblaient elles-mêmes méditer un départ.

Ici je continuerai de dire les faits; mais je dois peut-être demander grâce pour leur interprétation.

GEORGES BISSE.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,  
Rue Mercière, 92.